

Ce que marcher veut dire -par Ortie et Oxalys-

La marche en itinérance -entendue comme un déplacement plus ou moins long, en portant sur soi son "habitat" et ses "biens"- permet à qui s'y essaie de retrouver une certaine « simplicité de vie » de même qu'elle amène à une remise en question des attitudes et habitudes ancrées dans la vie moderne.

En effet, l'adoption d'un mode de vie "nomade" et le fait de se mouvoir de manière quasi-permanente aboutit, dans un premier temps, à redéfinir ses principales préoccupations : trouver un endroit pour dormir, se nourrir, réussir à faire du feu et se laver prennent alors une importance toute autre. Alors que dans une vie "moderne et sédentaire", ces besoins sont généralement relégués au rang de préoccupations secondaires (derrière des pensées d'ordre social, financier), ici, une nouvelle hiérarchisation des préoccupations est redessinée.

De même, chaque moment de la vie quotidienne prend une autre valeur et devient unique : les endroits sont différents à chaque fois et les rencontres spontanées et courtes. Ainsi, on a par exemple plus d'aisance à se livrer à des inconnus qu'on ne recroisera pas et à avoir avec eux des discussions profondes ; de même que la joie qu'offre un joli paysage, une surprise au détour d'un chemin, un abri, un rayon de soleil est souvent plus grande puisqu'inattendue. Les discussions "parasites" et les plats vite avalés en faisant autre chose se font alors beaucoup plus rares. En ressort alors un sentiment global de vivre plus intensément -bien que moins vite-.

Le rapport au temps est d'ailleurs lui aussi, repensé : alors que dans nos vies quotidiennes, trois heures à ne rien faire peuvent effrayer, on ré-apprend à prendre le temps en marchant. De même, on devient fatigué non pas par un rythme de vie effréné mais par un effort physique mesuré. On devient alors plus attentif à son horloge biologique en mangeant lorsqu'on a faim et on se réveille et se couche souvent en même temps que le soleil puisqu'il devient seule source de luminosité .

De manière générale, on peut affirmer que la marche en itinérance permet d'échapper au règne de la prévisibilité : il devient compliqué de prédire le temps qu'il va faire comme le temps nécessaire pour se rendre à un endroit pré-déterminé. La place est laissée à l'inattendu, à la surprise : la biche qui traverse le chemin ou la pause pour cueillir des fraises des bois comme des cerises.

Enfin, le sentiment de retourner à un mode de vie plus sauvage (entendu comme en dehors de la civilisation) permet de ré-apprendre à faire soi même (un feu, des noeuds, un bâton de marche) et, de fait, à être moins dépendant. De même, il invite -et de manière extraordinaire- à une intimité plus forte avec la nature, le climat : l'écoute des bruits se fait plus fine, le regard s'affine, les odeurs deviennent plus fortes, chaque plante et chaque arbre se différencie et on appréhende alors progressivement la nature dans son incroyable diversité.

On remarque également que le fait de porter tout le nécessaire sur son dos redonne une autre valeur aux biens : chaque objet a une utilité précise et déterminée. Si un objet est défaillant, on cherche à le réparer, le remplacer par un autre moyen et non pas à le jeter ou le racheter. On se rend compte que nous pouvons -et même qu'il est plus agréable- de vivre avec peu.

Finalement, la marche en itinérance est à la portée de tous et permet d'être dépaycé près de chez soi : abandonner son confort permet presque de se sentir étranger dans son propre pays. Elle ouvre un interstice, une brèche dans le temps, coupée de l'actualité et de l'information que nous recevons en continu pour apprendre à mieux rencontrer (soi, les autres, ce qui nous entoure) comme à mieux penser.